



AUDREY C.

Les mots
SILENCIEUX

[ome I]

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux ne serait que pure coïncidence.

© 2022 Audrey C.

236 impasse des gris 27350 Eturqueraye

Siret : 91273718600011

Tous droits réservés.

Corrections : © Loïc Le Jalu

Graphiste : © Audrey C.

Images : © Unsplash

ISBN : 979-10-424-0499-4

Dépôt légal : octobre 2023

Imprimé par Bookelis

Achevé d'imprimer en France







Dédicace



Chapitre 1

CHIARA

Lorsque notre enseignant de langue des signes annonce enfin la fin du cours, à seize heures trente pile, je pousse un long sôupir et m'empresse de ranger mes affaires. Je salue rapidement mes camarades de la fac et quitte le bâtiment pour rejoindre l'arrêt de bus, près de la place Colbert. Elle se trouve à quelques minutes à pied du campus. C'est là que je prends tous les jours les transports en commun pour rejoindre le square Verdrel de Rouen, près de là où j'habite.

Mon sac serré contre moi, je m'engouffre dans le F2 et me presse comme je le peux contre la vitre pour laisser les autres étudiants entrer. À cette heure-ci, c'est l'affluence et nous sommes serrés comme des sardines. Parfois, j'en viens même à chanter dans ma tête la chanson de Patrick Sébastien : « Ah,

qu'est-ce qu'on est serré, au fond de cette boîte ». La situation pourrait être amusante si je n'avais pas cette impression d'être oppressée entre la chaleur étouffante et l'odeur désagréable de sueur mélangée aux différents parfums.

J'ai la nausée.

En temps normal, je n'aime déjà pas quand il y a beaucoup de monde, alors là... C'est pire. Mon corps est si crispé qu'il me fait mal et je peine à respirer. Je n'ai qu'une hâte : atteindre ma destination ! L'arrivée est prévue dans un bon quart d'heure, s'il n'y a pas de bouchons.

Avant, je prenais ma voiture pour me rendre à l'université, mais je me suis vite rendu compte que c'était compliqué financièrement. Certes, le campus ne se trouve qu'à quelques kilomètres à peine de chez moi, à Mont-Saint-Aignan, mais compte tenu de la circulation et de la côte à monter, les frais d'essence montent très vite. Ça me revient bien moins cher de monopoliser le bus. J'ai déjà mon appartement à payer et ça me prend une bonne partie de mon salaire. C'est pour ça que je travaille tous les soirs et samedis dans un restaurant près du centre. Grâce à la bourse et aux APL, j'arrive à m'en sortir sans trop de difficulté.

Quand, enfin, le véhicule s'immobilise à mon arrêt, je

m'empresse de sortir et inspire à pleins poumons. J'ai l'impression de revivre ! Au milieu de cette foule d'inconnus qui déambulent dans tous les sens, je me dirige vers mon immeuble. Je grimpe les trois étages jusqu'à mon appartement et grimace face à l'odeur peu agréable qui flotte dans l'air. Visiblement, Minette a rempli sa litière pendant mon absence.

La concernée saute d'ailleurs de son arbre à chat pour m'accueillir avec chaleur. Ses yeux verts croisent les miens alors qu'elle frotte sa frimousse contre ma jambe en ronronnant. Ravie de la retrouver, je la prends dans mes bras et enfouis mon visage dans son pelage marron si doux. Elle s'accroche à moi avec ses petites griffes et me léchouille le visage. Je ris avant de la reposer.

J'ai adopté Minette il y a maintenant cinq ans, lorsque je suis venue habiter à Rouen. Après avoir raté mon Bac et passé plusieurs mois à me morfondre, j'ai décidé de trouver un travail en attendant de pouvoir repasser l'examen en candidat libre. Mais malgré mes journées bien occupées, je me sentais bien seule dans mon petit studio de vingt-deux mètres carrés. Je me suis donc rendue dans un bar à chats, le Café Moustaches, où j'ai eu un véritable coup de cœur pour Minette. Depuis, on ne se quitte plus. Elle comble le vide en moi.

Deux âmes en détresse.



Je vois encore ses petits yeux brillants me supplier de la prendre avec moi. Elle était assise sur mes genoux alors que je buvais mon chocolat chaud. C'est le premier chat qui est venu à ma rencontre, et pas de la plus banale des manières, puisqu'elle m'a sauté dessus pour frotter énergiquement son museau contre mon menton.

Je secoue la tête pour sortir de mes pensées. Je ne dois pas traîner ou je vais être en retard au travail. Stéphane, mon patron, est sympa, mais il ne faut pas abuser non plus. Je le remercie déjà bien assez de m'avoir embauchée malgré ma pathologie. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une serveuse muette, incapable d'aligner deux mots quand un client lui demande ce qui serait mieux entre tel ou tel plat.

Dans un profond soupir, je me rends dans la cuisine pour engloutir un paquet de biscuits. Je vais avoir besoin de force ce soir. Debout devant la grande fenêtre, je profite des quelques rayons de soleil et observe les gens se balader ou jouer dans le square. Par chance, mon appartement donne directement dessus, ça me permet de profiter de cette verdure qui me rappelle la campagne d'où je viens.

Après une douche express, je m'habille d'un jean noir et d'une chemise blanche sur laquelle j'enfile une veste de costume. Le restaurant dans lequel je travaille n'est pas très

chic, mais le patron met un point d'honneur à ce que ses employés soient présentables en toutes circonstances.

Ça ne me dérange pas, au contraire.

Alors que je suis en train de coiffer ma longue tignasse blonde, la sonnerie retentit. Je me hâte d'aller ouvrir, car je connais l'identité du nouvel arrivé.

Ou plutôt de *la* nouvelle arrivée.

— Salut, Chiara ! s'exclame joyeusement Lucy en m'embrassant sur les deux joues. Ça va ?

Avec mes mains, je lui signe que je vais bien. Elle hoche la tête pour me signifier qu'elle a compris et entre dans mon appartement. Lucy est ce qui se rapproche le plus d'une meilleure amie pour moi. Pourtant, nos débuts n'ont pas été ce qu'on pourrait qualifier de prometteurs.

Serveuse dans le restaurant où je travaille, elle a été désignée pour m'apprendre le métier et me guider lorsque j'ai été embauchée. Douce et avenante, c'était agréable d'être avec elle. Néanmoins, avec mon passif, j'ai appris à ne pas accorder ma confiance à la première personne venue.

Ça peut faire très mal...

J'ai donc mis le plus de distance possible entre nous. Ce qui

n'était pas vraiment compliqué, puisque je n'arrive pas à parler. Elle a été mise au courant, tout comme mes autres collègues, ce qui ne l'a, pour autant, pas empêchée de m'approcher, au contraire. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais il semblerait qu'elle se soit attachée à moi dès l'instant où elle m'a vue. Quoi qu'il en soit, je ne lui ai pas facilité la tâche. Je refusais de répondre à ses questions et je l'ignorais la plupart du temps. Pourtant, elle avait toujours un cahier et un stylo avec elle pour que je puisse communiquer par écrit.

Je crois que c'est cette obstination qui m'a rebutée. Elle ressemblait bien trop à celle d'un certain Italien qui a brisé ma vie...

Je ne voulais pas revivre cette douleur de l'abandon et de la trahison. Mais lorsque j'ai trouvé Lucy sur le pas de ma porte avec un plat de lasagnes, un jour où je n'étais pas venue au travail à cause d'une grosse grippe, j'ai compris qu'elle n'était pas comme *lui*. Elle m'a rendu visite chaque jour et s'est occupée de moi comme une grande sœur. Sans que je lui demande rien, sans faire cas de mon silence et de mon refus de communiquer avec elle.

Sa gentillesse a eu raison de moi.

Et je ne le regrette pas, car depuis quatre ans, elle est mon

meilleur soutien. Elle est toujours là quand j'ai besoin d'elle. Le gros avantage, c'est que depuis deux ans, nous habitons dans le même immeuble. Mon studio était devenu un peu trop petit, j'avais besoin de plus d'espace, surtout avec Minette, et j'ai trouvé l'annonce pour celui que j'occupe actuellement. Un étage au-dessus du sien.

Que demander de mieux ?

— Attends, mais t'es pas prête ?

Ses prunelles noires m'inspectent de haut en bas alors qu'elle se mord la lèvre inférieure. Je hausse les épaules et signe :

— Bientôt, je n'ai plus qu'à me maquiller. Mais c'est bon, j'ai encore le temps, il n'est que dix-huit heures. Relax.

Elle reste silencieuse un instant, les yeux grand ouverts. Ce n'est pas parce qu'elle ne comprend pas ce que j'ai voulu dire, car elle a appris la langue des signes ces dernières années pour communiquer avec moi. Même si elle ne sait pas très bien l'utiliser, elle n'a aucun mal à saisir ce que je veux dire, si je vais lentement et que j'use de signes simples. Sinon, je lui écris sur téléphone ou papier.

Lucy pousse un profond soupir, blasée, et s'affale dans mon

canapé. Les pieds sur ma table basse, elle penche la tête en arrière pour me regarder alors que je suis toujours debout dans l'entrée.

— Relax ? Oh, toi, tu as oublié.

Je fronce les sourcils. Je ne vois pas de quoi elle parle et j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne trouve rien. Il faut dire que j'ai tendance à oublier certaines choses, à force de courir partout, entre mon travail, mon Master et ma vie privée. Mes journées sont chargées et ma tête, c'est encore pire.

— La soirée d'anniversaire.

Oh. Merde. C'est vrai.

Les yeux écarquillés par l'horreur, je me rue dans la salle de bain pour terminer de me préparer en vitesse. Vu l'heure, il faut que nous partions tout de suite si nous ne voulons pas être en retard et nous faire remonter les bretelles par le patron.

Comment ai-je pu oublier ? Stéphane nous a rabâché l'événement toute la semaine !

Un client a privatisé le restaurant pour fêter son anniversaire avec des amis et quelques membres de sa famille. Normalement, nous ne faisons pas ce genre de chose, mais vu le nombre de couverts assurés pour la soirée, notre boss a

accepté. D'autant plus que la personne lui a promis un beau supplément. Pour l'occasion, nous devons donc réorganiser la salle et tout préparer pour leur venue dans... une heure et demie !

Après avoir appliqué une couche de mascara sur mes cils ainsi qu'une légère touche de fard à paupières gris pour que le bleu de mes iris ressorte, je coiffe mes longs cheveux blonds en une queue de cheval haute. Je préfère les laisser libres, mais, pour l'hygiène, c'est obligatoire. Et au moins, comme ça, ils ne me gênent pas. Les boucles remontent dans mon dos et quelques petites mèches rebelles encadrent mon visage.

Satisfaite de mon reflet, j'enfile rapidement mes baskets et rejoins Lucy qui m'attend sur le pas de la porte, la main sur la clenche.

— C'est bon, Cendrillon ?

Je souris à sa comparaison. Elle ne pouvait pas mieux trouver. Sous mon apparence soignée et assurée se cache une jeune femme brisée qui n'aime pas ce qu'elle est. Malgré tous mes efforts pour m'assumer telle que je suis, je n'y suis toujours pas parvenue. Être aphasique, et donc incapable de communiquer oralement avec quelqu'un, depuis ma naissance est loin d'être facile. Je dirais même que c'est un véritable

calvaire quand les gens que vous côtoyez vous considèrent comme un monstre.

— Oui, c'est bon.

C'est un mensonge, je préférerais rester au fond de mon lit et dormir plutôt que de me rendre à cette soirée qui s'annonce déjà interminable, mais je n'ai pas le choix. Alors j'arbore mon plus beau sourire pour la rassurer et quitte mon appartement à ses côtés en direction du restaurant où nous travaillons.





Chapitre 2

CHIARA

Il y a cinq ans

— **D**ebout, ma chérie !

Épuisée par une nuit peuplée de cauchemars, j'ignore ma mère, qui ouvre les rideaux, et enfonce ma tête dans l'oreiller. Même si c'est difficile de respirer, je prends sur moi et feins d'être encore endormie. Malheureusement, ça ne fonctionne pas avec elle, elle me connaît par cœur.

— Chiara, fais pas semblant.

Je grogne et me retourne sur le dos. Lorsque les rayons de lumière entrent en contact avec mon visage, je grimace et

ramène ma couette sur ma tête. Je n'ai aucune envie de me lever pour affronter cette journée qui promet d'être encore merdique. Rester dans mon lit pour essayer de rattraper le sommeil qu'il me manque serait bien mieux.

— Allez, ma puce. Si tu ne te dépêches pas, tu vas être en retard en cours.

Et si je m'en fous ?

Ce n'est pas tellement les cours qui me fatiguent, ce sont surtout les gens. Je ne supporte plus les autres, au lycée. Ils sont méprisables. Au départ, j'ai bien essayé de passer au-dessus de tout ça et de me concentrer sur mes études, mais je n'y arrive plus. Le plus dur, ce ne sont pas tant les moqueries, c'est plutôt le fait de me sentir incomprise et jugée. Ça, c'est insupportable.

Le matelas s'enfonce à côté de moi, signe que ma mère s'est assise sur le bord du lit. Je sors ma tête et mes bras de la couette dans un soupir.

— Je n'ai pas envie d'y aller, maman... lui réponds-je en langue des signes tout en la suppliant du regard.

Ses sourcils se froncent alors qu'elle m'observe avec sévérité.

— Ah non, tu ne vas pas recommencer ! Il ne te reste que deux mois à tenir avant le Bac, tu ne vas pas abandonner maintenant et ruiner tous tes efforts.

Sur ces mots, elle se lève et sort de la pièce en marmonnant qu'elle en a marre de mes comédies du matin.

— Je suis aphasique, pas sourde ! lui fais-je remarquer en signant rapidement, frustrée, même si je sais très bien qu'elle ne me verra pas.

Lasse, je me laisse tomber en arrière. C'est fatigant tout ça. Ce serait plus simple si je pouvais parler comme tout le monde ! Mais non, il a fallu que je fasse un fichu AVC à la naissance et que je devienne aphasique. Même avec toute la volonté du monde, je n'arrive pas à prononcer les mots que je veux. Ce n'est pas physiologique, c'est cérébral. L'aire liée à la production du langage a été touchée, apparemment. Peu importe, moi, tout ce que je vois, c'est que je ne suis pas comme les autres et que j'en paie les frais.

Après une bonne douche chaude et revigorante, je ne daigne pas me sécher ni de broser mes longs cheveux blonds ; je m'habille juste d'un jean noir et d'un pull large. Je dévale ensuite les escaliers en bois brut pour rejoindre mes parents dans la cuisine. Comme tous les matins à cette heure-là, ils sont

assis autour du comptoir et déjeuner. Je m'empresse donc de les embrasser avant de quitter rapidement la maison.

Et comme à chaque fois, j'entends ma mère crier :

— Chiara, reviens ici ! Tu n'as rien mangé !

Je lève les yeux au ciel et fais mine de n'avoir rien entendu. À la seule idée d'avaler quelque chose, je sens la nausée m'envahir. Alors, j'accélère le pas. Il me faut une bonne demi-heure pour arriver au lycée. Je pourrais prendre le bus, mais je n'ai aucune envie de côtoyer les autres plus longtemps que nécessaire. En plus, les sièges sont vieux, pas confortables et ils puent. Je suis bien mieux à marcher.

Ça me vide l'esprit.

Hormis les jours de mauvais temps, c'est agréable d'observer ce paysage qu'offre la campagne. Depuis plus de six ans, j'habite au milieu de champs et de forêts à l'écart du village. Un vrai bonheur ! Le chant des oiseaux est bien plus sympathique à écouter que les cris et jérémiades des uns et des autres.

Lorsque j'arrive enfin à l'entrée du lycée, je me dirige directement vers le bâtiment dans lequel j'ai cours. J'ignore les quelques regards posés sur moi ainsi que les murmures

incessants qui se répandent sur mon passage. J'ai l'habitude, maintenant. Depuis toute petite, je suis traitée comme un paria, tout ça parce que je ne sais pas aligner trois mois. Les autres me voient comme une bête de foire : amusante à observer, mais inintéressante. Voire même terrifiante, pour certains. Comme si j'étais contagieuse et que je pouvais leur transmettre ma pathologie.

Quels cons.

Les moqueries me blessent, je ne vais pas prétendre le contraire, seulement je ne peux pas changer grand-chose. Je suis incapable de me défendre, alors je supporte en silence. Le silence, je connais. Je me fais donc le plus discrète possible, de façon à ne pas attirer l'attention. Je me dis que, de cette façon, les autres auront moins envie de m'emmerder.

Et ça marche. La plupart du temps. Enfin, presque.

La tête baissée, je serre mon sac contre moi et me dirige avec calme vers ma salle de cours. Le professeur n'est pas encore là et la plupart de mes camarades profitent des dernières minutes pour parler dehors. Je m'installe à ma place habituelle, au fond de la pièce près de la fenêtre. Comme nous ne sommes qu'une petite trentaine, je n'ai généralement pas à supporter de compagnie. Certains ont bien essayé de

m'approcher en début d'année, mais voyant que je ne parlais pas, ils ont vite pris leurs distances.

Comme toujours.

L'heure de cours se passe dans le calme. Personne ne me cherche. Quelques-uns me lancent des œillades qu'ils pensent discrètes, mais rien de bien méchant. Je préfère largement ça à leurs moqueries et jugements. Ils ne peuvent pas comprendre ce que ça fait de se sentir différent alors que tout ce qu'on voudrait, c'est être comme les autres, suivre le mouvement et se fondre dans la masse.

Ce n'est pas moi qui ai enroulé mon cordon ombilical deux fois autour de mon cou. Je n'ai pas choisi d'avoir un AVC dans les jours qui ont suivi. Ni d'avoir des séquelles neurologiques : une aphasie de Broca. Non, moi, j'ai subi. Et ce n'est pas près de s'arrêter vu comme le « commun des mortels » me toise à chaque fois qu'il se rend compte que je n'arrive pas à parler.

Allez, Chiara, plus que deux mois à tenir, après, à toi la vie d'adulte !

Je ne sais pas si elle sera meilleure, en tout cas, je mise tous mes espoirs là-dessus. Je compte les jours jusqu'à ma sortie du lycée. J'ai prévu de faire des études dans une grande ville, loin d'ici, et de rencontrer de nouvelles personnes qui, je l'espère, accepteront ma pathologie. Je me dis qu'il y a bien quelqu'un

dans ce monde qui voudra de moi. Et s'il n'est pas ici, alors j'irai le chercher ailleurs.

Lorsque la sonnerie de dix-huit heures retentit, je pousse un long soupir. Je n'en peux plus ! Je range mes affaires, enfile mon bonnet et me précipite vers la porte, impatiente de rentrer chez moi. J'ai hâte de retrouver mon lit et de m'y affaler pour dormir.

Mais alors que je passe le battant de bois, je me prends les jambes dans un obstacle que je n'avais pas vu et m'étale au sol. Je gémis de douleur en me redressant, une main sur ma hanche, qui a pris un sacré coup. Je suis certaine qu'un joli bleu va apparaître d'ici à ce soir. Je peste intérieurement contre ma maladresse.

Si avec ça je ne me fais pas remarquer...

Plusieurs rires ne tardent pas à s'élever autour de moi. Visiblement ma chute en amuse plus d'un.

Bah oui, c'est si drôle !

Les dents serrées, je me remets debout et me fige lorsque je me retrouve face à un torse. Et pas n'importe lequel. Lentement, je lève les yeux jusqu'au visage dur et mauvais de Carl.

C'est donc à cause de lui si je me suis étalée.

Ses prunelles sombres me toisent avec tant de méchanceté que mes mains en tremblent. Je ne suis pas peureuse, mais ces dernières années, j'ai appris à craindre cet homme. Enfin homme... C'est un bien grand mot. Même s'il a eu dix-huit il y a un mois, il reste encore un gamin qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Son unique passe-temps est d'emmerder les autres, et, en l'occurrence, c'est moi qui en paie les frais.

Pourtant, je ne suis même pas dans sa classe...

— Alors, la cinglée, on ne tient pas debout ?

La raillerie de Carl intensifie les moqueries autour de moi. Comme toujours, impossible de compter sur les autres. Soit je suis trop inintéressante pour qu'ils me viennent en aide, soit ils sont terrorisés à l'idée des représailles éventuelles. Bref, je suis seule.

Irrémédiablement seule.

Je fais mine de ne rien avoir entendu et replace mon sac sur mon épaule pour reprendre ma route. J'ai appris qu'il valait mieux fuir dans ces circonstances plutôt que chercher la merde. Mais cet abruti ne semble pas vouloir me lâcher, car il

se poste devant moi pour m'empêcher d'avancer. Lucien, son meilleur ami, reste à ses côtés, les pieds ancrés au sol. Son expression est encore plus malveillante que celle de Carl et me donne la nausée. Si je déteste ce dernier, je hais son ami. Rien que son aura donne froid dans le dos. Son regard n'est que machiavélisme. Il a le mal en lui, c'est certain.

— Bah alors, tu ne dis rien ? s'enquiert Lucien en relevant un sourcil moqueur. Ah ! non. Pardon. Tu ne peux pas.

Les poings serrés, je me mords l'intérieur de la joue pour me retenir de parler. Parce que si je le fais, je sais que ce ne sont pas les mots que j'ai en tête qui vont sortir de ma bouche, mais un charabia incompréhensible, et je vais d'autant plus m'humilier. J'ai déjà eu à affronter cette situation un nombre incalculable de fois, et c'est toujours la même chose. Ils essaient de me pousser à bout pour que je sorte de mes gonds et je finis inmanquablement par me ridiculiser.

Or, il n'est pas question que ça arrive aujourd'hui.

Je garde donc mon sang-froid et ferme les paupières pour visualiser ma chambre, mon refuge, ainsi que mes parents. Carl et Lucien ne comptent pas. Dans quelques mois, je partirai d'ici et je n'aurai plus à les côtoyer.

Juste quelques mois, tu peux le faire, Chiara...

— Eh, je te parle ! s'impatiente le plus mauvais des deux garçons en me bousculant.

Mon dos percute le mur sous la violence du geste et je me retiens encore une fois de grimacer. Mes ongles s'enfoncent dans mes paumes, si bien que je risque d'avoir de belles marques.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici, bon sang ?

C'est pas trop tôt !

Notre professeur d'histoire sort enfin de la salle de classe, alerté par le raffut que nous faisons. Ou plutôt que les autres font. La porte se trouve au fond de la salle et il n'a pas pu voir ce qu'il s'est passé de son bureau. Mais à présent qu'il se trouve près de nous, les garçons s'arment de leurs plus beaux sourires.

— Mais rien du tout, monsieur ! s'exclame calmement Carl.

— On discutait simplement avec Chiara. N'est-ce pas ?

Le coup d'œil sournois de Lucien me force à hocher la tête. L'enseignant m'observe avec attention, mais je baisse la tête et en profite pour fuir d'ici le plus vite possible, loin de mes tortionnaires. Quelques larmes traîtresses coulent le long de mes joues. Je m'empresse de les essuyer et prie pour que personne ne les ait remarquées. J'ai déjà bien assez à supporter

pour qu'en plus ils se moquent de mes pleurs.

C'est la boule au ventre que je sors du bâtiment pour rentrer chez moi. Je n'ai qu'une envie : partir loin, très loin d'ici. Et ne plus jamais revenir.

Plus que quelques mois, plus que quelques mois, plus que quelques mois...

Je me répète ces mots en boucle, tel un mantra. Mais au lieu de m'aider, ça me déprime d'autant plus. Parce que je ne sais pas si je serai capable de tenir encore plusieurs mois.





Chapitre 3

CHIARA

Aujourd'hui

À peine arrivées au travail, Lucy et moi sommes interpellées par un Stéphane à l'expression furibonde. Malgré tous mes efforts pour me préparer en vitesse, nous avons une demi-heure de retard. Il faut dire qu'on n'a pas eu de chance, il y avait une manifestation dans les rues quand nous sommes sorties et nous avons dû faire le grand tour pour rejoindre le restaurant. Courir aussi vite qu'on le pouvait n'a pas fonctionné. Non seulement nous avons dû nous arrêter à cause de notre fou rire, mais en plus, maintenant, nous sommes en sueur, ce qui énerve davantage le patron. Je prends donc mes responsabilités et m'excuse pour ce retard.

Sans Lucy, je ne serais très certainement pas encore là... mais ça, je ne le lui dis pas. Il est déjà bien assez en colère comme ça, je n'ai pas envie de lui donner une raison supplémentaire de me mettre la misère ce soir.

Même si je lis dans les yeux du patron qu'il voudrait nous engueuler encore un bon moment, les préparatifs sont en retard, eux aussi. Il nous expédie donc dans les vestiaires. Nous nous dépêchons de poser nos affaires avant de retourner dans la salle, où règne une tension palpable. Mia et Steven sont débordés et à voir leur expression fermée, ils ont dû aussi en prendre pour leur grade.

J'espère qu'ils vont tous se détendre d'ici ce soir, sinon la soirée risque d'être interminable...

Stéphane est un homme adorable, un père de famille de cinquante ans à qui il tient à cœur de faire plaisir aux autres, mais lorsqu'il est stressé ou que tout ne va pas comme il le souhaite, il devient un vrai tyran, et c'est un calvaire de bosser avec lui. Heureusement, c'est plutôt rare. Je passe plus de bons moments avec lui que de mauvais. C'est d'ailleurs pour cette raison que je travaille toujours à ses côtés après toutes ces années. Dans le cas contraire, j'aurais changé de job il y a bien longtemps !

— Vous comptiez arriver une fois que tout serait terminé ? marmonne Mia quand nous arrivons à sa hauteur pour l'aider à dresser la table.

Je lève les yeux au ciel et grogne de frustration. Si seulement j'étais capable de parler, je lui lancerais un « Non, une fois que tu m'aurais préparé mon café et mes croissants ». Mais bon, je ne peux rien dire. Je ne suis pas sûre qu'elle aurait apprécié mon ironie dans son état. Être muette a des inconvénients, comme l'impossibilité de partager mon humour avec les autres. Par chance, je peux rire des blagues que je me lance dans ma tête...

Inconsciente de mes pensées, Mia se mord la lèvre et replace plusieurs fois son chemisier noir en l'espace de quelques secondes, traduisant sa nervosité. Je dois me retenir de ne pas rire tant c'est comique. Elle qui est toujours si sûre d'elle. Sans parler de ses pommettes légèrement rosées qui font ressortir ses yeux noisette.

Bon, il faut dire que la soirée ne va pas être de tout repos. Nous accueillons pas moins de quarante personnes d'un coup pour une soirée d'anniversaire. Ça représente du boulot, mais surtout un challenge ; tout le monde doit être satisfait. Il va falloir tout gérer rapidement pour que les clients soient servis à peu près en même temps. Ça ne sera pas une mince affaire.

Je comprends que les autres soient sur les nerfs. Moi-même, je ne suis pas très sereine, bien que je tente de montrer le contraire. Ce n'est pas tant le travail qui m'effraie, mais mon incapacité à parler qui va, encore une fois, bien m'handicaper. Ce n'est pas toujours facile à gérer et certains clients ne sont pas compréhensifs.

— Désolée, dis-je avec mes mains, un petit sourire d'excuse aux lèvres. C'est ma faute, j'ai oublié.

Comme Mia ne connaît que très peu de signes, Lucy traduit ma phrase. Ça aussi, ce n'est pas pratique de devoir toujours appeler ma meilleure amie pour me faire comprendre. Certes, Mia et Steven arrivent à saisir globalement ce que je souhaite leur dire, d'autant plus qu'ils ont intégré les signes de base de la LSF depuis le temps que nous travaillons ensemble, mais c'est toujours très compliqué. Et Lucy n'est pas toujours là pour venir à mon secours.

Par chance, mes collègues sont tous tolérants. Ils sont gentils, ne font pas cas de mon handicap et me considèrent comme leur égale. Je n'ai jamais surpris de regard déplacé à mon égard. Et ça, ça n'a pas de prix. C'est aussi pour cette raison que je me sens si bien ici et que je n'ai pas envie de changer de job.

Même si le boulot est dur et que le patron peut être chiant.

Un rire franc me sort de mes pensées. Je me retourne et découvre Steven, hilare. Il a un verre dans une main et se tient le ventre de l'autre. Ses yeux verts brillent de malice.

— Comment t'as pu oublier ? Ça fait des semaines qu'il nous le rabâche ! T'es pas possible, Chiara...

Malgré mon amusement, je gonfle les joues et croise les bras sur ma poitrine pour feindre la vexation. C'est vrai que j'ai souvent tendance à oublier des choses... Du moins, j'y pense en permanence, sauf quand il le faut ! Pas très pratique, donc. Nous nous esclaffons tous de plus belle, y compris Mia, jusqu'à ce que nous soyons rappelés à l'ordre par Stéphane qui nous hurle de nous dépêcher.

— Beaucoup trop stressé, le patron, marmonne Steven en passant la main dans ses cheveux blond cendré.

J'acquiesce, bien d'accord avec lui, mais n'ajoute rien. Du moins avec ma bouche, car dans ma tête, je m'imagine enlever le balai du cul de mon boss. Une moue amusée se peint sur mon visage et je dois me retenir de rire de nouveau. Je suis déjà arrivée en retard, je ne vais pas en plus me faire remarquer parce que je critique Stéphane.

Comme les tables sont déjà toutes disposées comme le souhaite notre client, j'aide Steven à dresser le couvert pendant que Lucy et Mia se concentrent sur la décoration. Il est compris dans le budget que nous habillions la salle de manière festive pour l'anniversaire du dénommé Matthias. En avisant les quelques ballons accrochés au mur, je me dis qu'il est dommage que nous n'ayons pas d'hélium et que je ne puisse pas parler... ça aurait pu être drôle !

Brian et Murielle, les deux cuisiniers, sont déjà aux fourneaux et commencent à préparer les entrées pour qu'elles soient servies toutes en une fois, le moment venu. Ainsi, ils pourront se préoccuper du plat le reste du temps, le dessert ayant déjà été confectionné avant mon arrivée.

Durant l'heure qui suit, nous courons partout sous les directives de Stéphane, qui angoisse de plus en plus. De mon côté, si j'étais de bonne humeur en arrivant, je commence à perdre patience aussi, tout comme mes collègues. C'est une soirée importante qui, si elle réussit, donnera un coup de pub énorme à son restaurant. Tous les invités du client viennent du coin et pourront parler de la qualité de la prestation. Le bouche-à-oreille est la meilleure façon de se faire connaître. Je comprends donc la pression du patron. Pour autant, j'aimerais bien qu'il se déride un peu.

Tiens, je me demande s'il est chatouilleux... Peut-être à l'aine.

— Plus que quinze minutes ! s'écrie Stéphane en s'essuyant le front. Grouillez-vous !

Je lève les yeux au ciel, mais ne dis rien. Non, je doute que de simples chatouilles le dérident. Je sais que s'il est aussi autoritaire, c'est à cause du stress. Je prends donc sur moi et fais ce qu'il me demande sans broncher. De toute manière, lui apprendre la politesse ne servirait à rien, il ne connaît pas la langue des signes.

Moins d'une demi-heure plus tard, les premiers clients arrivent. Mia se charge de les accueillir et de les installer selon le plan de table instauré par Matthias, tandis que je m'occupe de prendre leur commande pour l'apéritif. Si on ne peut pas servir les entrées avant que tout le monde ne soit arrivé, on ne va pas les laisser poireauter sans rien leur offrir. Heureusement, un simple sourire de ma part avec un hochement de tête, mon carnet à la main, leur suffit à comprendre ma demande. Et comme ils n'ont pas de questions, il me suffit de noter leur choix, de les remercier avec une expression chaleureuse puis de repartir.

J'aime ce genre de personnes avec qui tout est simple. Pas de jugement, pas de complication. Ça m'évite d'appeler au

secours Lucy, déjà bien assez occupée. Parfois, certaines personnes saisissent lorsque je leur montre ma bouche avant de mimer une fermeture éclair pour expliquer que je ne peux pas parler. Mais pour d'autres, rien à faire : ils s'en fichent et demandent un autre serveur.

Je déteste ces moments-là, c'est si... dégradant.

Ensuite, tout s'enchaîne. L'homme de la soirée, Matthias, apparaît et une cacophonie sans nom s'installe dans la salle. Une partie des invités sont assis à leur table tandis que les autres préfèrent discuter au centre de la pièce, dans l'espace vide que nous avons formé à la demande du client pour que les invités puissent danser un peu plus tard. Il a été convenu qu'un de ses amis apporterait des enceintes et se chargerait de la musique, mais il n'est pas encore arrivé.

Avec Lucy, Steven et Mia, nous sommes débordés. Les allers-retours s'enchaînent entre les tables et le bar pour servir les boissons et les petits gâteaux apéritifs prévus pour l'occasion. Rien de bien grandiose, néanmoins, ça leur remplira un peu le ventre en attendant les retardataires. Ça permet aussi à Brian et Murielle de continuer à préparer tranquillement le plat. Matthias n'a pas demandé n'importe lequel. Il souhaite un plat qui exige un certain temps de cuisson, sinon, ce ne serait pas drôle.

— Excusez-moi ? Mademoiselle ?

Je sors de mes pensées lorsqu'une paume se pose sur mon épaule alors que je débarrasse mon plateau de verres sales sur le comptoir. Je sursaute et me retourne. Une main sur le cœur, je m'écarte de la personne qui vient de me foutre une trouille monumentale et pousse un soupir en reconnaissant Matthias.

Ouf, ce n'est que lui.

— Eh, tout va bien ! s'exclame-t-il, les mains en l'air. Je ne voulais pas vous faire peur. Désolé.

À son air navré, je n'en doute pas. Seulement, je ne m'attendais pas à ce qu'il m'interpelle. D'autant plus que je suis débordée depuis l'arrivée de ses premiers invités. Ils sont là pour faire la fête, ça se voit ; ils sont excités et consomment beaucoup. C'est bon pour les affaires, je ne vais pas m'en plaindre, j'espère juste que nous n'aurons pas à en payer les frais d'ici la fin de la soirée.

D'un sourire rassurant, je lui assure que tout va bien. Il s'empresse de baisser les mains, toujours sans me quitter des yeux. Les siens sont gris et me fixent avec intensité. Ce n'est pas malsain, comme avec certains. Non, Matthias semble juste... curieux.

— Votre patron m’a dit pour votre... handicap. Je voulais savoir si mes proches ne vous malmenaient pas trop. Ils sont adorables, mais je sais qu’ils peuvent être... lourds ?

Il fronce les sourcils, comme s’il ne trouvait pas le mot juste pour décrire sa famille et ses amis. Je comprends cependant ce qu’il veut dire. Je cligne plusieurs fois des paupières, surprise par sa question. Que Stephen lui en ait parlé ne m’étonne pas. C’est une soirée privée et c’est important qu’il soit au courant que mon silence n’est pas de l’impolitesse de ma part ni un manque de respect.

En revanche, qu’il vienne me demander si tout va bien... là ça me cloue le bec. Enfin, façon de parler, puisqu’il est déjà cloué... Je me racle la gorge pour me reprendre et replace une mèche rebelle derrière l’une de mes oreilles. Il suit mon mouvement des yeux.

— Ne vous en faites pas, ils sont tous très gentils, signé-je, les joues rouges.

Comme je m’en doutais, il ne comprend pas ce que je lui dis. Ses lèvres se pincent et son expression est navrée. Je sors donc mon carnet et note rapidement ma réponse dessus. Son visage s’éclaire et il hoche la tête.

— Ah super. J’avais peur qu’ils ne vous charrient un peu

trop.

Je me penche sur le papier pour écrire :

**Oh non, pas du tout ! Ils sont tous compréhensifs.
C'est adorable de vous en inquiéter, mais tout va bien.**

Il relève la tête pour m'offrir un sourire séducteur.

— Vous êtes sûre ? Parce que sinon, je peux me charger de leur expliquer les bonnes manières !

Il accompagne ces derniers mots d'un clin d'œil. Mes joues rosissent sans que je puisse les contrôler.

Je rêve ou il me drague ?





Chapitre 4

CHIARA

Malgré moi, sa tentative de séduction me ramène au seul homme que j'ai aimé et à sa trahison. Je sais que ce n'est pas du tout pareil, mais j'éprouve en cet instant les mêmes émotions que lorsqu'*il* m'a parlé pour la première fois.

— Mademoiselle ? Vous allez bien ?

En entendant mon nom, je secoue la tête pour sortir de mes pensées. Matthias ne le sait pas, mais ses paroles m'ont rappelé plusieurs souvenirs douloureux. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé de les effacer de mon esprit... Malheureusement, ça ne fonctionne pas comme ça. Sinon, la vie serait bien plus simple.

Le temps guérit les blessures, mais ne les efface pas.